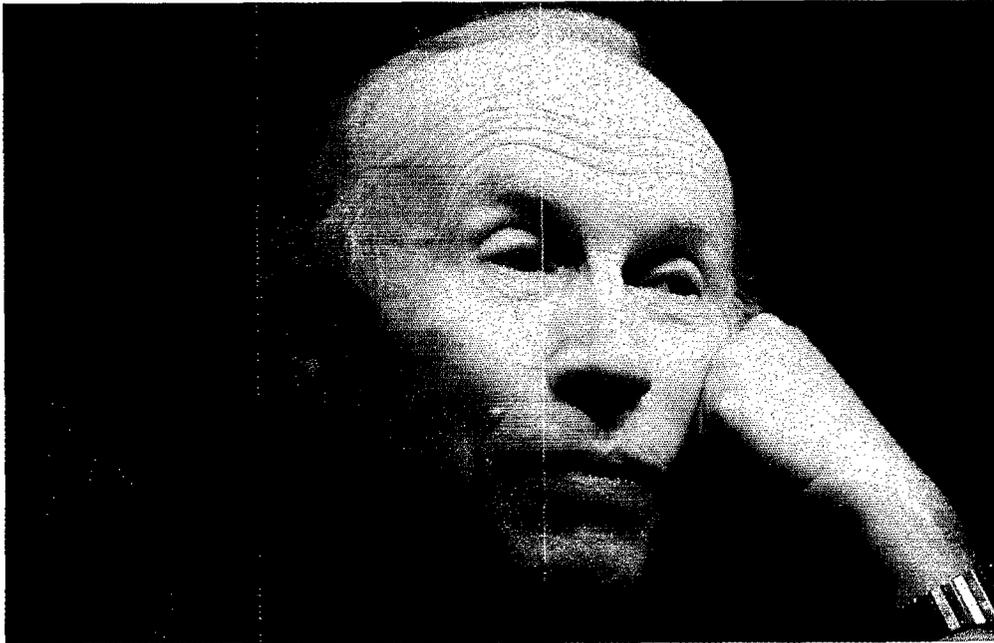


Eric Rohmer met en scène sa propre pièce

# “Lisez-moi entre les lignes”



Eric Rohmer

## Le cinéaste de « la Marquise d'O » revient pour la deuxième fois au théâtre avec son « Trio en mi bémol », dont il assume le côté boulevard

**N**on, Eric Rohmer ne veut pas parler de sa pièce. Un « trio » pour deux acteurs, Jessica Forde et Pascal Gregory. Il a néanmoins accepté de nous recevoir, « mais pas plus de vingt minutes, je suis pressé ». L'entretien durera une heure.

**Le Nouvel Observateur.** — Pourriez-vous nous raconter sinon l'intrigue, en tout cas le thème de votre pièce ?

**Eric Rohmer.** — Je ne peux rien dire. Je préfère que le spectateur découvre lui-même le sujet. On sait simplement qu'il y aura deux acteurs parce que c'est marqué sur l'affiche.

**N. O.** — Le mystère que vous entretenez, ce n'est pas une coquetterie ?

**E. R.** — Pas du tout. Si je raconte l'histoire, je risque de peser dans un sens ou dans l'autre. Je peux dire que le titre, emprunté à l'œuvre de Mozart, a son importance : tout le sujet est là et ce Trio sera d'ailleurs joué en ouverture de la pièce.

**N. O.** — Un trio pour deux acteurs : il risque d'y avoir des tensions dans votre pièce, non ?

**E. R.** — S'il y en a, ce n'est pas de là qu'elles viennent. Mais il est vrai que j'ai écrit une pièce où il y a un *suspens*. J'emploie ce mot à dessein, je ne parle pas de suspense, un terme qui convient davantage aux films de Hitchcock. Suspens, c'est un mot qui a déjà été employé par Corneille, il a donc ses lettres de noblesse en France. Il y a un certain mystère dans « Trio », une attente. Un élément que l'on ne trouve pas souvent dans le théâtre moderne. Je ne veux pas me montrer prétentieux, il ne s'agit pas pour moi de révolutionner le théâtre, au contraire. Je suis un cinéaste avant tout.

**N. O.** — Dans un texte que vous avez publié en 1948 dans « les Temps modernes », vous écriviez : « Au théâtre, on ne ment jamais. » On ne ment pas chez vous ?

**E. R.** — Bien sûr que si. Il faut me lire entre les lignes. J'ai voulu faire une pièce psychologique et non une pièce à idées. On dira peut-être qu'elle a un côté boulevard, je n'y verrais pas d'inconvénient, je ne chercherais pas à le nier.

**N. O.** — Vous préférez la psychologie aux idées ?

**E. R.** — Absolument. C'est comme dans mes films, il n'y a pas d'idées. Enfin, il y en a mais elles sont à l'intérieur de la psychologie, elles sont portées par des personnages. Et ce qui importe, c'est la manière dont les caractères jouent avec ces idées et s'en servent dans leurs relations avec les autres.

**N. O.** — « Trio en mi bémol » est, après « Catherine de Heilbronn », la deuxième mise en scène que vous signez pour le théâtre. Vous vous découvrez une vocation pour les planches ?

**E. R.** — Non, il s'agit plutôt pour moi d'un intermède. Pour « Catherine de Heilbronn », je n'étais pas seulement un metteur en scène mais aussi un adaptateur : ce qui était très important pour moi, c'était d'avoir traduit cette pièce de Kleist et de l'avoir adaptée, d'une manière peut-être critiquable mais néanmoins audacieuse et téméraire. Avec « Trio », mon approche est plus personnelle puisque je suis l'auteur du texte. Cela dit, la mise en scène va de soi, c'est comme au cinéma.

**N. O.** — Qu'est-ce qui vous a incité à vous rapprocher du théâtre ?

**E. R.** — J'ai commencé à m'y intéresser dans les années 60, 70, lorsqu'il y a eu ce grand renouveau théâtral en France. Je ne dirais pas que j'ai été sensible à toutes les tentatives réalisées ici et là. Mais je crois que je n'aurais pas fait « Perceval le Gallois » comme je l'ai fait si je n'avais pas découvert Antoine Vitez par exemple. Son travail sur la mise en scène m'a permis d'apprécier cette conception « nouvelle » du théâtre.

**N. O.** — Vous êtes en train de dire que le cinéma, c'est du théâtre ?

**E. R.** — La différence, je crois, est imperceptible. On a d'ailleurs souvent affirmé que mon cinéma, c'était du théâtre. Des propositions m'ont été faites, et l'une d'elles a toute chance d'aboutir, de jouer sur scène certains de mes films. Cependant, les adapter moi-même dans ce sens-là ne m'intéresserait pas, je pense que beaucoup de choses se perdrait.

**N. O.** — Vous montez « Trio » dans une petite salle. Est-ce une manière de retrouver un cadrage de caméra ?

**E. R.** — Pas du tout. Vous savez, au cinéma, quand je tourne, la caméra ne m'intéresse pas le moins du monde. Les acteurs non plus ne s'en soucient pas. Pour en revenir à « Trio », je dirais qu'une grande salle n'aurait pas convenu, les acteurs s'y seraient perdus. Essentiellement pour une raison de ton. Il faut qu'ils parlent comme au cinéma, sans faire monter leur voix. Etant donné que je viens du cinéma, ma mise en scène accorde malgré tout une certaine liberté au comédien. Je ne parle pas du rapport au texte ou des emplacements. Je pense au jeu de l'acteur et à ses sentiments. C'est une pièce qui lui demande d'être non paradoxal.

**N. O.** — Vous voulez dire par là que vous permettez à vos comédiens d'être inégaux ?

**E. R.** — Exactement. Au théâtre, on est toujours inégal. Je ne crains pas l'inégalité, je dirais même que je la recherche presque.

Propos recueillis par  
**BERNARD GÉNIÈS**

« Trio en mi bémol », Théâtre du Rond-Point (42-56-60-70), à partir du 26 novembre.